

Tout droit !

Autor(en): **Beauguitte, Ernest**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 8

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253740>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Tout droit ! Tableau de Walker — Gravure de Jarraud

Est-ce la guerre ? Ou son apparence seulement, ce que, dans les villages, on appelle la « petite guerre » ? Ou plus simplement et plus modestement encore, le service en campagne ?

Il semble bien que l'épisode, traité d'un habile pinceau par M. Walker et si fidèlement traduit par le graveur Jarraud se rapporte aux manœuvres de septembre.

Les dragons — non ceux de nos jours, qui portent le dolman à brandebourgs et dont le casque « est exempt de houpette », mais ceux du siècle dernier, ceux d'il y a trente ans au moins, car leur casque s'enorgueillit de la peau de tigre — les dragons sont en reconnaissance.

Dans l'humble village où les a conduits le hasard de la

manœuvre, les sabots de leurs chevaux et le cliquetis de leurs aciers n'ont éveillé ni les campagnards avides de contempler la cavalerie française, ni la jeunesse vagabonde du cru, prompt à l'émerveillement. L'heure est trop matinale, à peine l'aube a-t-elle blanchi le ciel. Pourtant, une paysanne est debout déjà qui, au puits voisin, est allée emplir son seau. Tandis que fuient, effarés, les poulets qui aiment voir se lever l'aurore, le chef du menu détachement interroge la paysanne :

— Vous n'avez pas vu passer un escadron de hussards ?

— Oh ! mon officier (la brave femme ne sait distinguer le grade au nombre de galons) ils ont traversé le pays il n'y a pas cinq minutes.

— Quel chemin suivre pour les rejoindre ?

— Tout droit !

L'ennemi n'est pas loin. Un petit temps de trot allongé ou le rattrapera. Et après cette courte halte nécessaire la troupe, munie du précieux renseignement, se met en marche.

Tout à l'heure, le village sortira de sa torpeur nocturne, et la paysanne, toute glorieuse, contera aux commères, attirées sur le seuil des portes, qu'un bel officier lui a parlé.

Ernest BEAUGUITTE.

LA COTELETTE

M. Boileau est marchand de vin dans la rue au Lard. Tout-à-coup il voit entrer dans sa boutique, en coup de vent, son chien, un énorme bouledogue, suivi de son voisin, le boucher Dupain, dont les yeux éclatent, furibonds, dans sa figure cramoisie.

Boileau. — Qu'est-ce qu'il y a ?

Dupain. — Il y a que votre sale chien m'a encore volé une côtelette !

Boileau. — Tâchez d'être poli, d'abord !

Dupain. — Poli !... avec qui ?

Boileau. — Avec Médor !

Dupain. — Eh bien ! mon vieux, si vous ne le tenez par l'attache, votre Médor, je vous avertis que la première fois qu'il passe devant ma boutique je lui casse le museau !

Boileau. — Non, mais je voudrais bien voir ça, par exemple !

Dupain. — Tout de suite, si vous le désirez !... Ça ne vous coûtera rien !

Boileau. — Vous n'avez qu'à y mettre des ficelles à la viande si vous ne voulez pas qu'elle se sauve !

Dupain. — De quoi, des ficelles ?... Eh bien ? moi je vous répète que si vous ne mettez pas une corde à votre cabot, je le saigne comme un poulet !

Boileau. — Va donc eh ! marchand de faisandé !

Dupain. — Va donc, eh ! empoisonneur !

Boileau. — Elle sort de chez Macquart, ta viande !

Dupain. — Et toi, ton vin, il vient de chez le marchand de produits chimiques !

Boileau. — Tu dois être un bon client pour le vétérinaire !

Dupain. — Et toi, tu es un habitué du Laboratoire ! (A ce moment passe un gardien de la paix de son pas lent et automatique.)

L'Agent. — Allons ! voyons, messieurs, pourquoi l'est-ce que vous vous disputez si violemment ?

Boileau. — C'est lui !

Dupain. — C'est son chien, monsieur l'agent.

L'Agent. — Lequel des deux ?

Boileau. — Il est venu m'insulter chez moi !

Dupain. — C'est son chien qui m'a volé une côtelette !

L'Agent. — Il y a compensation-z alors.

Boileau. — Il m'a appelé empoisonneur !

Dupain. — Il m'a appelé marchand de faisandé !

L'Agent. — C'est des injures qu'on se dit comme ça, sans que ça tire à l'inconséquence.

Boileau. — On sait bien qu'il ne donne jamais le poids !

Dupain. — Eh bien ! et lui : il vole un demi-setier sur un litre !

L'Agent. — Que c'est les exigences du commerce.

Boileau. — Encore si elle était fraîche sa viande !

Dupain. — Et son vin, s'il était naturel !

L'Agent. — Il ne faut pas demander, aussi des impossibilités.

Boileau. — Et puis croyez-vous peut-être que c'est du bœuf ?

L'Agent. — Moi, je ne crois rien.

Boileau. — Eh bien ! c'est du cheval, son bœuf !...

L'Agent. — Ah ! ça c'est grave !

Dupain. — Vous croyez peut-être que c'est fait avec du raisin ?...

L'Agent. — J'ai dit à votre collègue que je ne croyais rien du tout.

Dupain. — Eh bien ! c'est de la mixture, son vin !

L'Agent. — De la mixture !... Oh ! que c'est plus grave.

Boileau. — Il la fait venir la nuit, sa viande, pour que l'on ne sache pas ce que c'est !

Dupain. — Lui, ne fait rien venir, il prépare tout dans sa cave.

L'Agent. — Que c'est grave, que c'est très grave.

Et vous êtes prématurément convaincus de ce que vous parlez ?

Boileau. — Comme je vous vois.

Dupain. — Comme j'existe.

L'Agent. — Alors, venez vous expliquer chez le commissaire.

Boileau et Dupain. — Quel commissaire ?

L'Agent. De police parbleu !

Boileau. Est-ce que j'ai parlé de commissaire ?

L'Agent. — Non, mais vous avez insinué des choses très graves.

Dupain. — Et moi, est-ce que j'ai parlé de police ?

L'Agent. — Non, mais vous avez néanmoins raconté des histoires à faire frémir !

Boileau. — Je ne vois pas ce que j'irai faire chez le commissaire.

Dupain. — Et moi, donc !

L'Agent. — Faire vos révélations !

Boileau et Dupain. — Quelles révélations ?

L'Agent. — Ah ça ! que vous se moquez de moi, alors !... Voilà une heure que vous me battez les oreilles avec vos insultations, que vous vous traitez de brigands, de voleurs, d'assassins, et lorsque le moment est venu d'aller vous expliquer devant la justice de votre pays, vous tournez casaque !... Qu'est-ce que c'est que des lous-tiques comme ceux-là !

Boileau. — Je n'ai jamais appelé monsieur Dupain de brigand !

Dupain. — Jamais je n'ai appelé monsieur Boileau assassin.

Boileau. — Je le tiens pour un parfait honnête homme.

Dupain. — C'est un brave garçon.

Boileau. — Et je lui tends la main.

Dupain. — Et je le respecte.

Boileau. — Et je lui offre un verre de blanc de derrière les fagots.

Dupain. — Ce n'est pas de refus... Je payerai ma tournée.

Boileau. — Agent, si le cœur vous en dit, il y a un verre pour vous.

L'Agent, tournant dédaigneusement les talons. — Deux girouettes.

Edmond CHAR.